

# ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



*Au sommaire :*

145 **Camera oscura (XI)**  
Christian Sauvé

161 **Encore dans la mire**  
André Jacques  
Martine Latulippe  
Simon Roy  
Norbert Spohner

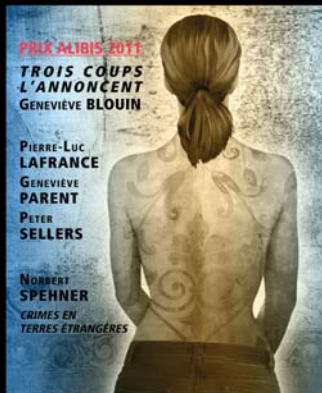
N° 40

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

# ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 39

1 ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

10 \$

## Abonnez-vous!

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses):

Québec : 30,00 \$ (26,33 + TPS + TVQ)

Canada : 30,00 \$ (28,58 + TPS)

États-Unis : 30,00 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site:

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

**Alibis, 120 Côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9**

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Courriel ou téléphone : \_\_\_\_\_

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro:

**Alibis** est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 40 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 40 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : octobre 2011

© **Alibis et les auteurs**



Avec cette quarantième chronique, *Camera oscura* marque son dixième anniversaire. Et s'il faut retenir une seule chose de la dernière décennie, c'est que l'été n'est pas une bonne saison pour le cinéphile avide de meurtres et mystères projetés ou télévisés. Plutôt que de se payer une rétrospective 2001-2011 pendant cette éclipse estivale, *Camera oscura* préfère combler les trous de son éducation polar. Étant donné le calme dans les salles, c'est l'occasion de parcourir le monde pour remarquer des films injustement oubliés. Qui sait ; peut-être que la substance sera revenue en salle à la fin du survol ?

### Comédie sombre en substitut au film noir

Refrain familial : il ne faut pas espérer de cinéma à suspense sérieux durant la période estivale. Aussitôt que les étudiants et les familles sont libérés, le cinéma hollywoodien devient tout spectacle, privilégiant les effets spéciaux fantastiques aux thrillers bien menés. Le cinéphile amateur de polar a avantage à prendre son mal en patience et à se contenter de ce qu'il peut trouver. En matière de cinéma sombre, l'été 2011 a été bien maigre, n'offrant que deux comédies criminelles comme faibles substituts à des films plus étoffés.

La première de ces comédies, **Horrible Bosses [Méchants Patrons]**, a au moins l'avantage d'un peu de pertinence sociale. Presque trois ans après le début d'un marasme financier qui paraît maintenant sans fin, le citoyen américain moyen craint pour son emploi. Avec un taux de chômage qui frôle les 10 %, il sait qu'il peut être remplacé au moindre prétexte. D'où nos trois plus ou moins sympathiques protagonistes qui en viennent l'un après l'autre à la conclusion que leur emploi est intenable parce que leur patron tire avantage d'eux, qu'ils ne peuvent pas tout plaquer là pour trouver un autre emploi et donc (logique oblige) que leur

vie serait nettement améliorée par la mort de leur patron. Si l'Américain moyen ne rêve jamais de révolution sociale, il n'est pas dit que sa rage ne peut pas prendre une forme plus personnelle...

C'est donc ainsi que nos protagonistes forment un pacte et sont déterminés à en finir. Pour brouiller les pistes, ils décident de s'entraider à buter le patron d'autrui. Mais comme on peut s'y attendre, leurs frasques ont tôt fait d'échapper à leur contrôle – et leurs patrons sont plus redoutables qu'ils ne s'y attendaient.

Sans s'élever beaucoup plus haut que le simple seuil de la compétence, **Horrible Bosses** s'avère tout de même un divertissement convenable. Une bonne partie de cette impression découle directement du jeu des six acteurs qui forment la triple paire employé-patron. Jason Bateman exploite à fond de train son image d'homme ordinaire en analyste persécuté par un patron sadique, superbement incarné par Kevin Spacey. Jason Sudeikis, quant à lui, doit contre-carrer les plans d'un Colin Farrell méconnaissable qui vise à vider les coffres de l'entreprise dont il a hérité. Finalement, Charlie Day incarne un assistant dentaire nouvellement fiancé qui ne trouve pas drôle les avances sexuelles agressives de sa patronne (Jennifer Aniston). Si Aniston et Farrell s'amuse dans des rôles de composition, les autres acteurs, particulièrement Bateman et Spacey, ne font que jouer leur personnage-type et le film s'en porte bien.

Comédie criminelle, **Horrible Bosses** comporte sa part de rires et de situations sombrement cocasses. Quand les trois cols blancs décident de se tourner vers le crime

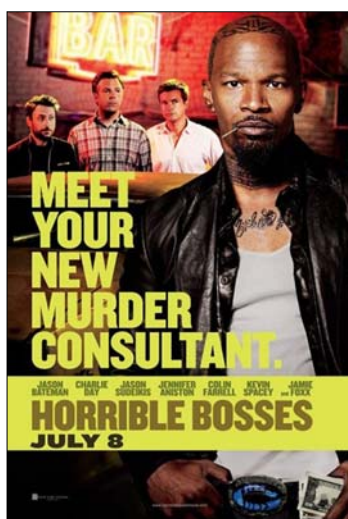


Photo: Warner Bros Pictures

comme solution, leur tentative d'engager un tueur à gages échoue misérablement. Peu préparé aux exploits criminels, le trio s'enferme de plus en plus dans des situations impossibles alors que ses victimes à venir n'ont pas de tels scrupules. Le scénario se paie deux ou trois retournements en explorant des solutions évidentes qui n'en sont pas. Pour bien conclure les choses, nos héros obtiennent plus ou moins ce qu'ils veulent à la fin du film, sans toutefois y arriver comme ils l'avaient espéré. Sans pour autant prétendre que **Horrible Bosses** restera en mémoire plus longtemps que les quelques prochains mois, c'est un film qui réussit à atteindre ses objectifs et il restera un reflet déformé d'une époque où le travailleur américain se sent plus coincé que jamais.

Aucune pertinence sociale, pas même fuyante, ne vient embarrasser l'autre sombre comédie du trimestre. Ce qui ne revient pas à dire que **30 Minutes or Less** [voa] est complètement décalé de la réalité. En fait, c'est un scénario inspiré de faits vécus alors qu'un livreur de pizza est kidnappé, mis dans une ceinture explosive et contraint de cambrioler une banque. Que les curieux cherchent des informations sur l'étrange affaire Brian Douglas Wells, mais attention : le tout ne se termine pas très bien. Il est sans doute préférable d'oublier ce triste fait divers avant d'embarquer dans un film qui se veut amusant.

Heureusement, il ne s'agit pas d'une transposition fidèle aux événements vécus. Le protagoniste, joué avec le charme maladroit habituel de Jesse Eisenberg, est un jeune homme dans la vingtaine qui œuvre comme livreur de pizza.

Effectivement kidnappé, attaché dans une veste explosive et contraint de cambrioler une banque par un fils ingrat (Danny MacBride) qui a hâte de toucher son héritage, le protagoniste a tôt fait d'engager les services de son meilleur ami dans l'aventure qui suit. Les choses se compliquent davantage quand un assassin professionnel vient faire un tour dans les parages.



Comme l'indique bien la présence de Danny MacBride au générique, **30 Minutes or Less** est une de ces comédies vulgaires où blasphèmes, violence et références sexuelles sont employés librement dans l'espoir de susciter les rires. Si le procédé est fré-



quemment agaçant pour un film qui pourrait très bien s'en passer, il faut avouer que le tout vise un public jeune et peu raffiné. C'est un fidèle portrait de personnages un peu agaçants, et le procédé contribue tout de même à affiner l'aspect

comédie noire du film: **30 Minutes or Less** n'est pas aussi sympathique que **Horrible Bosses**, qui ne s'éloigne jamais trop de ses préjugés bonasses de classe moyenne. En revanche, **30 Minutes or Less** a plus d'énergie, est moins prévisible et se permet des gags plus audacieux. Le résultat, une fois acceptés les coins carrés du scénario, n'est pas tout à fait déplaisant. On remarquera les performances d'Aziz Ansari et Michael Peña dans des rôles de soutien, une poursuite automobile amusante et un film qui boucle tout en moins de quatre-vingt-dix minutes sans beaucoup de temps morts. Les spectateurs les plus retors en profiteront nettement plus que les autres. Mais pour le sérieux, on attendra l'automne.

148

### Le casino de la politique américaine

Un des avantages d'une chronique cinéma trimestrielle qui va pîger un peu partout dans l'univers du film, c'est une perspective qui échappe au va-vite d'un critique de cinéma destiné à livrer des avis immédiats sur ce qui joue au cinéma local. C'est cette latitude qui permet de considérer la bio-fiction **Casino Jack** et le documentaire **Casino Jack and the United States of Money** pour recommander un visionnement double.

Avec des titres aussi similaires, je ne vous apprends rien en disant que les deux films sont basés sur la carrière du lobbyiste américain « Casino Jack » Abramoff. Pour ceux qui n'auraient pas suivi un des cas de corruption politique les plus spectaculaires de l'actualité américaine récente, rappelons les faits: étroitement lié au Parti républicain, Abramoff est devenu pendant l'administration Bush un lobbyiste-clé qui se vantait de pouvoir obtenir à ses

clients, à prix peu modique, l'accès à des représentants républicains influents. Parallèlement, il a commencé à demander à des tribus amérindiennes, riches des profits de leur casino, beaucoup (trop) d'argent pour leur assurer l'oreille des législateurs veillant sur des lois favorables. Lorsque les médias ont commencé à s'intéresser à tout cela, la carrière d'Abramoff s'est désintégrée aussi rapidement que l'administration Bush l'a renié. Soudainement, ses manœuvres d'influence (demander des millions pour un travail quasi inexistant, offrir des voyages à des politiciens, contribuer aux fonds de réélection de ceux-ci) ont été exposées au grand jour et son implication dans des affaires plutôt illégales s'est retrouvée imprimée dans les journaux. Le scandale a éclaboussé une bonne partie du Parti républicain en 2006. Condamné à six ans de prison, Abramoff en a finalement fait un peu plus de quatre.

Le documentaire **Casino Jack and the United States of Money** [voa], une réalisation d'Alex Gibney (à qui on doit également **Enron: The Smartest Guys in the Room**), explique tout cela de façon relativement divertissante et se sert de l'affaire Abramoff pour éclairer les nombreux liens entre l'argent et la politique américaine. Que les âmes sensibles restent loin du film, car celui-ci expose avec maints détails repoussants la façon dont les contributions politiques, voyages « d'affaires » et autres faveurs de lobbyistes finissent par influencer les lois de la nation, contournant la volonté démocratique. Si le matériel du film n'est pas réellement neuf pour les cyniques bien informés qui ont suivi l'évolution récente de la politique américaine, la démonstration est accablante. Le coût des campagnes politiques aux États-Unis a créé un environnement qui encourage les candidats à amasser un pactole imposant, et permet ainsi aux beaux parleurs tel Abramoff de s'enrichir au passage. Malgré le sujet sec et amer, **Casino Jack and the United States of Money** s'avère tout de même un documentaire divertissant, drôle, intelligent et accessible.



Le tout se termine avec du matériel d'archives montrant Tom DeLay, politicien influent qui a préféré démissionner que de risquer les enquêtes policières sur ses agissements, mué en célébrité-danseur à l'émission *Dancing with the Stars*. Comme quoi, de nos jours, l'absurdité frivole n'est jamais bien loin de la politique.

Mais si **Casino Jack and the United States of Money** explique le scandale, c'est la docu-fiction **Casino Jack** [voa],

mettant en vedette Kevin Spacey dans le rôle d'Abramoff, qui parvient peut-être mieux à nous faire comprendre le personnage-clé de toute l'affaire. Spacey, au charisme indéniable, incarne un homme complexe, généreux, convaincu de son idéologie mais dépourvu des considérations éthiques qui en auraient retenu d'autres.

Dans l'esprit d'Abramoff tel que montré dans le film, l'idéologie républicaine dans toute sa splendeur élitiste découle directement de préceptes religieux. Combiné au désir d'assurer un train de vie confortable à sa famille et ses amis, eh bien, tout devient justifié.

Le scénario trace l'évolution des magouilles d'Abramoff (tellement nombreuses qu'une courte critique ne peut toutes les décrire), n'hésite pas à mettre en scène des acteurs interprétant des politiciens connus dont Grover Norquist ou Scooter Libby, et parvient à raconter une intrigue relativement complexe avec de multiples intervenants. Une bonne distribution des rôles vient supporter une réalisation qui profite pleinement des moyens à sa disposition, pour un film plutôt satisfaisant. Le DVD explique brièvement, à la surprise du spectateur, comment un tournage basé à Toronto a réussi à recréer Washington, New York et Miami.

Les deux films – réalisés de manière indépendante en 2010 – se complètent plus qu'ils ne se répètent. Dans les deux cas, il est difficile d'échapper à la conclusion que le véritable scandale, c'est qu'Abramoff soit un des rares lobbyistes à s'être fait pincer. La docu-fiction a le luxe de se payer une séquence onirique où





Abramoff peut monologuer sur les nombreux autres politiciens à avoir reçu ses faveurs qui échapperont pourtant à la justice. Le documentaire, quant à lui, suggère ce que tous savent déjà : il y a beaucoup, beaucoup d'autres lobbyistes de la trempe d'Abramoff à Washington, et leur discrétion ne diminue pas l'effet corrosif de leur métier sur la façon dont les lois du pays sont gérées. Les deux films sont des visionnements essentiels pour les accros de politique américaine. La seule question qui demeure, c'est dans quel ordre on doit voir les deux films... Obtenir les faits avant le portrait sympathique de Spacey en tant que Jack Abramoff, ou bien se laisser raconter une histoire, puis confirmer les faits ?



### Enjeux connus, contextes nouveaux

Une disette hollywoodienne devrait être vue comme une belle opportunité d'étendre ses horizons. *Camera obscura* a donc profité de la saison estivale pour retourner voir quelques incontournables malheureusement manqués depuis les débuts de la chronique.

Premier incontournable manqué, datant de 2008 : **Flammen & Citronen** [**Flame & Citron** en v.a., **Les Soldats de l'ombre** en v.f.], film danois présentant les aventures de deux assassins de la résistance durant la Deuxième Guerre mondiale. Évidemment, impossible de ne pas faire des liens avec le **Zwartboek** néerlandais de Paul Verhoeven : les deux films s'intéressent à l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale dans une perspective qui diffère de celles plus souvent présentées au grand écran francophone ou anglophone. Le regard sur la période est également beaucoup plus nuancé qu'un simple affrontement entre bons résistants et mauvais nazis : dans les deux cas, les protagonistes sont manipulés par d'autres résistants retors, rencontrent des nazis avec lesquels il est possible de négocier et doivent survivre à une fin de guerre encore plus dangereuse que les combats initiaux.

Mais si **Zwartboek** est un film conçu pour une popularité tous azimuts, **Flammen & Citronen** résiste aux possibilités faciles de sa prémisses. Si les aventures des deux tueurs de nazis comportent

leur lot de poursuites, de fusillades et d'explosions, le ton du film est, dès le départ, nettement plus sombre qu'un simple film d'action. La narration de *Flammen* (rouquin flamboyant et tueur sans remords) suggère dès le départ que le tout ne se soldera pas de manière triomphale et, au fur et à mesure qu'avance le film, les personnages sont contraints d'agir de manière de plus en plus désespérée, jusqu'à ce que les inévitables événements dictent leur triste sort. Adapté de faits vécus, **Flammen & Citronen** s'avère recréer de façon convaincante l'époque et les subtilités dans lesquelles tous étaient plongés par souci de survie. Si l'histoire de la résistance est familière, ce traitement danois légèrement décalé suscite un plaisir de visionnement supplémentaire qui s'ajoute aux valeurs de la production.

C'est aussi un peu le cas pour **Oldboy** [15 ans volés], un thriller de 2003 qui situe en Corée du Sud contemporaine une histoire de vengeance traitée à contre-sens. Les premières minutes donnent le ton, alors qu'un homme apparemment ordinaire est kidnappé après une nuit bien arrosée et enfermé dans une chambre d'hôtel, où l'on s'assure mystérieusement de sa bonne forme physique. Il y restera pas moins de quinze ans, une tentative d'évasion court-circuitée par sa libération inespérée. Dans les rues d'une ville qu'il reconnaît à peine, il reçoit des indices pour lui permettre de trouver son kidnappeur. Mais lorsque celui-ci se révèle sans gêne, il pose au protagoniste une question plus provocante : pourquoi a-t-il été enfermé pendant quinze ans ? Qu'est-ce qui motiverait un tel acte ?



L'enquête ayant ainsi été transformée en cheminement personnel, il y a lieu d'admirer l'audace conceptuelle d'**Oldboy**, et encore plus la façon fortement stylisée avec laquelle le réalisateur Chan-wook Park raconte cette histoire. Au plan des incontournables films manqués,



Photo : Egg Films

il est inexcusable d'avoir attendu au quarantième volet de cette chronique avant d'avoir discuté des œuvres de Park : si ses films ont rarement été diffusés à grande échelle en Occident, il n'en demeure pas moins un des réalisateurs les plus

populaires de la Corée du Sud, et ce, depuis des années. Pour l'amateur de films à suspense, le joyau des œuvres de Park demeure sa « Trilogie Vengeance », un cycle thématique dont **Oldboy** est le deuxième volet. Comme Tarantino (qui, au moment de la sortie de **Kill Bill**, avait déclaré publiquement son appréciation pour **Oldboy** et influencé le jury pour lui décerner le Grand Prix du festival de Cannes 2004), Park ne présente jamais tout à fait les événements de ses films comme d'autres réalisateurs. Il stylise, il raffine, il cherche les nouveaux angles pour lui permettre d'ajouter à l'impact de son œuvre. Qu'il s'agisse de manipuler la palette des scènes du film, de présenter une bataille entre son protagoniste et un *gang* de rue en long plan ininterrompu, ou bien de nous plonger sans heurts dans une chronologie syncopée, c'est le travail de Park qui élève **Oldboy** au-dessus de tant de thrillers ordinaires.

Alors que l'intrigue du film est dans la même lignée que d'autres films d'exploitation moins subtils, son exécution élève le film au rang de classique mineur. L'expérience de visionnement s'avère mémorable (mentionnez « pieuvre », « marteau » ou bien « neige » à ceux qui



Photo : Egg Films

ont vu le film et laissez-les décrire la scène en question), ce qui est en soi une recommandation. Si le spectateur occidental aura parfois de la difficulté à déchiffrer les références culturelles et codes sociaux propres à la Corée du Sud, l'effet d'étrangeté ajoutera encore un peu plus de piquant au tout. L'interprétation de Choi Min-sik dans le rôle principal est à la fois iconique et subtile, alors que le film est conçu pour déboulonner son rôle d'ange vengeur à mesure qu'avance l'intrigue. Les Américains planifient un remake depuis des années ; espérons que le résultat sera plus près de **The Departed** que de **The Grudge**...

### Loin des repères familiers

S'éloigner de la réalité consensuelle hollywoodienne peut s'avérer une excellente façon de voyager sans se déplacer bien loin. Si le cinéma américain est souvent destiné aux citoyens de la classe moyenne confortable, il existe beaucoup d'autres modes d'existence ailleurs dans le monde, et les films peuvent parfois retrouver une fenêtre dans des univers radicalement différents.

Pour le spectateur francophone, le film français **Un Prophète** [A **Prophet** en v.a.] n'arrive pourtant pas de très loin. Réalisation du vétéran Jacques Audiard, c'est un fier produit de l'industrie cinématographique française, acclamé en France et autour du monde – il s'est même retrouvé en nomination aux Oscars en 2009. Mais l'expérience du film ira beaucoup plus loin que celle de la majorité de ses spectateurs, car **Un Prophète** met en vedette un jeune délinquant arabe, qui a tout juste passé l'âge de la majorité, emprisonné pour six ans.

Malik El Djebena en est à son premier séjour en prison « pour adultes » et a tôt fait d'être remarqué par un groupe de prisonniers corses qui contrôle l'intérieur de la prison. Forcé de choisir entre l'assassinat ou la mort, il entre dans les faveurs des Corses et commence ainsi à se former un empire à l'intérieur de la prison. Alors qu'avance **Un Prophète**, il se crée des alliances, apprend à lire, souffre des visites du fantôme de sa victime et lance d'ambitieux réseaux à l'extérieur de la prison. Lorsque le pouvoir des Corses est altéré et



Photo : UGC Productions

que les jeux de pouvoir autour de lui deviennent de plus en plus complexes, il devient négociateur et homme de main... dans l'espoir de parvenir vivant à la fin de sa sentence.

La première demi-heure du film est sans doute la plus difficile à regarder. Le style pseudo-documentaire est difficile à absorber, Malik est un pantin sans pouvoir de décision, la violence semble insupportable et l'oreille des spectateurs se bute au mélange d'arabe et d'argot qui compose les dialogues. (On recommande chaleureusement d'activer les sous-titres.) Mais **Un Prophète** devient de plus en plus assuré alors qu'avance l'intrigue. La cinématographie se développe au-delà du pseudo-documentaire, et Malik devient un héros ambigu fort intéressant. Les puristes



du polar de prison ne verront peut-être pas d'un bon œil l'inclusion de quelques passages tenant plus du réalisme magique (dont une séquence qui explique le titre du film) mais ce sont ces passages moins réalistes qui suggèrent une profondeur d'interprétation thématique inhabituelle dans l'univers du film criminel. Est-ce que la vie de Malik se veut une transposition de celle du prophète Mohammed ? Est-ce que la prison est une métaphore pour l'existence humaine ? Est-ce qu'**Un Prophète** donnera lieu à des douzaines de thèses savantes ? Probablement, et peu importe, car le film procure tout de même une satisfaction immédiate de visionnement. On plonge dans l'univers d'une prison pour en ressortir un peu plus sage au sujet du monde.

De la prison, on peut passer à l'envers de la médaille avec **Tropa de Elite** [**Tropa de Elite** en v.a., **Troupe d'élite** en v.f.], un film d'action brésilien qui examine les forces policières d'élite qui œuvrent dans les favelas de Rio de Janeiro. Pour les férus du cinéma brésilien, les similitudes avec l'époustouflant **City of God** ne sont pas accidentelles. Non seulement les deux films sont scénarisés par Bráulio Mantovani, mais ils peuvent aussi être considérés comme des images-miroirs thématiques. Si **City of God** s'intéressait surtout au sort des criminels des favelas, le propos de **Tropa de Elite** est ces policiers d'élite qui sont appelés lorsque les forces

policières sont dépassées par les événements. Narré par un policier d'expérience à la recherche d'un remplaçant, **Tropa de Elite** porte surtout sur deux amis (un audacieux sans jugeote et un intellectuel sans audace) qui décident de joindre les rangs du corps d'élite.

C'est un euphémisme de dire que les conditions du travail policier sont bien différentes au Brésil... L'univers du film montre bien jusqu'à quel point les criminels ont la main haute et la corruption règne au sein du corps policier régulier. Même la maintenance des véhicules constabulaires requiert un peu de vol et de paiement d'influence. Lorsque les deux protagonistes finissent par se lasser des tricheries présentes au sein de leur travail, ils s'engagent dans les forces d'élite... un groupe qui ne tolère guère les criminels, peu importe leur uniforme. En parallèle, l'intello doit composer avec le mépris de ses camarades de classe pour les policiers, le crime qui règne impunément chez ses amis et ses propres efforts pour améliorer les choses. La conclusion, interrompue au bon moment, montre le chemin qu'il finit par parcourir au long du film.

Dur, entraînant, énergique et un peu dérangeant, **Tropa de Elite** fascine en grande partie en raison des présomptions non questionnées qui façonnent son intrigue. Il va de soi, ici, que les criminels sont aussi bien armés que les policiers. Il va également de soi que les policiers peuvent abattre qui ils veulent et interroger leurs prisonniers en les torturant. Ainsi, il va aussi de soi que la population civile dresse des équivalences entre criminels et policiers. Ces présomptions tiennent jusqu'à la toute fin : ni le scénariste ni le réalisateur ne tranchent sur la moralité de leurs personnages. C'est avec satisfaction que le narrateur rapporte qu'une nouvelle recrue a tué trente criminels en une semaine. C'est la torture de leurs prisonniers qui donne aux policiers les informations dont ils ont besoin pour venger la mort d'un camarade. C'est une victoire lorsqu'un des policiers corrompus est complètement humilié pendant l'entraînement des recrues du corps d'élite.



**Tropa de Elite** nous plonge dans une tout autre réalité, et le fait à coup de cinématographie forte, de scènes d'action prenantes, d'un rythme enjoué et de retournements d'intrigue. La corruption au quotidien des personnages est rendue compréhensible, et le film est aussi accessible que n'importe quelle autre œuvre sous-titrée. Sur le plan du scénario, **Tropa de Elite** n'échappe pas à un premier acte trop long et à quelques hésitations au moment de montrer



Photos: Zazen Produções

l'évolution continue des personnages, mais le tout est bien construit. Les personnages ont à prendre des décisions difficiles impossibles à renier. La présentation des enjeux est violente et sans aucun réconfort – est-ce que le cycle de la violence entre criminels et policiers



doit être brisé, ou bien s'agit-il d'une dynamique essentielle à un environnement irrémédiablement corrompu ? Le film n'a aucune réponse à suggérer... seulement une vision du monde particulière. Que les *norteamericanos* se retiennent d'imposer au film leurs propres constats sur la façon dont doit faire fonctionner une société.

### L'automne froid, sombre et rafraîchissant

N'en déplaise à ceux qui apprécient le soleil estival, l'automne a certains avantages. Pour les cinéphiles adultes, c'est le moment de l'année où le public adolescent retourne passer du temps en salle de classe, où les familles sont trop occupées pour sortir en groupe, et où, finalement, les parutions délaissent les *blockbusters* grand public pour s'aventurer à montrer des films aux intérêts plus spécialisés. Des intérêts souvent sombres, complexes et riches en possibilités dramatiques.

Un film comme **The Debt** [L’Affaire Rachel Singer] n’est certainement pas le type de film que toute la famille ira voir. Suspense dramatique au sujet de trois agents secrets israéliens, d’une mission ratée à Berlin durant la guerre froide et des conséquences de cette erreur trente ans plus tard, c’est un film lourd et nuancé qui finit par conclure que le prix du mensonge est parfois la mort. Pour les divertissements ensoleillés, on repassera.

Pour les lecteurs de *Camera oscura*, en revanche, il y a là de quoi meubler une soirée. Cette adaptation anglo-saxonne d’un thriller israélien de 2007 est dotée d’une structure qui permet de suivre les mêmes personnages (joués par des acteurs différents) pendant deux époques. **The Debt** commence par un court retour en arrière, puis amorce un questionnement sur la vérité de ce que l’on vient de voir. Alors que le témoignage de l’héroïne vieillissante (jouée avec sa dignité habituelle par Helen Mirren) laisse la

place à un regard plus long sur ses agissements de jeune femme (interprétée par Jessica Chastain), on replonge dans le Berlin des années soixante et la traque des criminels de guerre nazis par les agents secrets israéliens. La capture du « Boucher de Birkenau » tourne mal et force les trois agents sont à séquestrer l’ex-nazi dans un minable appartement. Alors que les liens entre les personnages se compliquent et que le captif s’amuse à manipuler ses ravisseurs, le public réalise que les personnages ont maquillé la vérité, et que la suite des événements risque de

les rattraper trente ans plus tard. Le dernier acte profite de l’ironie historique pour montrer Helen Mirren en héroïne d’action, mais la finale du film n’a rien de conventionnellement réjouissant – tout le monde paie, tôt ou tard.

Comme premier signe d’un automne plus sérieux après les bouffonneries de l’été, on n’aurait pas pu mieux choisir. La cinématographie, soit glauque, soit fade (selon les époques) souligne le manque de frivolité et les enjeux on ne peut plus dramatiques de l’ensemble. Le film est parfois un peu lent, un peu timide à exploiter





Photo : Marv Films



le contraste entre ses époques, un peu trop prêt à conclure un film nuancé avec un vulgaire combat corps-à-corps. Mais on y verra tout de même un film bien conçu, bien réalisé, très bien interprété et qui remplit une bonne partie de ses promesses.

Dans la même foulée automnale, et tout juste à temps pour précéder la saison du rhume, on appréciera le retour du réalisateur Steven Soderbergh en mode populaire avec **Contagion** [vf], un sombre thriller réaliste décrivant le progrès d'une épidémie mortelle. Profitant d'une éclatante distribution des rôles (ainsi que d'un scénario prêt à tuer et même autopsier certains visages connus), d'une technique de réalisation à la fois sobre et elliptique, d'un budget lui permettant de voyager autour du monde, Soderbergh parvient en moins de deux heures à livrer un film à grand déploiement qui s'avère profondément convaincant.

C'est un exploit étonnant alors qu'une épidémie, presque par définition, est un événement difficile à transformer en drame narratif satisfaisant, les épidémies n'ayant pas de manifestation physique concrète et se déroulant en statistiques plus qu'en gestes discrets. Elles ne distinguent pas les bons des vilains, emportant avec elles les victimes selon des critères qui ressemblent souvent à la pure chance. Elles ne sont pas résolues avec un remède-miracle apparu de nulle part administré à tous en quelques instants. Elles ne requièrent pas de héros autant qu'une multitude de gens ordinaires accomplissant leur travail avec professionnalisme. Et pourtant, **Contagion** parvient à glacer en restant aussi fidèle à la réalité... avec quelques manœuvres subtiles pour fournir une conclusion satisfaisante, qu'il s'agisse de scientifiques prêts à outrepasser quelques règles, ou en suivant les périls personnels de quelques personnages.

**Contagion** est d'autant plus remarquable qu'il s'agit d'un film qui montre de quoi est capable Soderbergh lorsqu'il prend en charge un projet de grande ampleur. Après des films intimistes plus expérimentaux tels **The Girlfriend Experience** et **The Informant!**, **Contagion** montre qu'il est capable non seulement de mener des films à suspense de grande envergure, mais également

d'y apporter tout son professionnalisme. Une bonne partie de **Contagion** est télescopée, ne gaspillant pas le temps du cinéophile au profit de scènes moins conventionnelles et plus intéressantes. L'effort n'est pas toujours couronné de succès – les scènes avec Jude Law et Marion Cotillard semblent ne pas mener à des conclusions satisfaisantes – mais il fonctionne le plus souvent. Entre les dialogues truffés de termes techniques accessibles et des scènes capturées en vitesse grâce à un tournage numérique, **Contagion** offre un portrait convaincant d'une catastrophe au ralenti éminemment plausible, et peut-être même inévitable. Que personne ne se surprenne à se laver les mains plus souvent après avoir vu ce film... et à craindre les premiers reniflements des gripes hivernales.



### Bientôt à l'affiche

Puisque l'automne est une saison si fertile en films à suspense, *Camera oscura* entamera sa deuxième décennie avec une moisson nombreuse et prometteuse : **Drive** offrira une adaptation du roman néo-noir de James Sallis au grand écran ; **Straw Dogs** revisitera le succès de Sam Peckinpah ; **Abduction** tentera de doré l'étoile de l'idole adolescente Taylor Lautner avec un thriller d'apparence classique ; **Machine Gun Preacher** alliera religion et enfants-soldats ; **Killer Elite** réunira Clive Owen, Jason Statham et Robert de Niro dans un même film d'action... et il ne s'agit là que des films prévus à l'horaire durant les quelques semaines entre la livraison de cette chronique et sa parution.

Alors que le cinéplex redevient une destination intéressante, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.



# ENCORE DANS LA MIRE

de

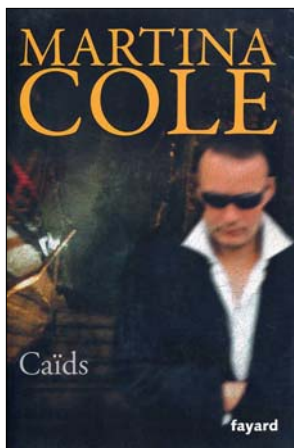
André Jacques, Martine Latulippe,  
Simon Roy et Norbert Spehner

## Martina en deux temps

Deux romans, une auteure : Martina Cole. Sur les deux quatrièmes de couverture, on la décrit comme étant la « reine du polar social ». Je n'avais encore jamais lu la dame, alors je me lance, pleine d'enthousiasme, et propose de faire la critique de ses deux derniers romans, *Caïds* (paru en 2010) et *La Cassure* (2011).

*Caïds* aurait aussi bien pu s'appeler « Comment fabriquer un caïd » tant c'est de cela qu'il s'agit. Le roman nous présente Danny Cadogan, le « plus gros calibre du Royaume-Uni » (p. 24), rien de moins ! Il fait régner la peur, rien ne peut se faire sans sa bénédiction. Tous le craignent, y compris sa femme et sa mère. Peut-être même en particulier sa femme et sa mère... C'est ainsi que s'ouvre cette histoire, puis Martina Cole nous propose un retour en arrière qui

illustre comment Danny a pu devenir un caïd absolument dénué de scrupules, prenant plaisir à voir la souffrance des autres. À devenir un monstre, pour être plus précise. Tout bascule peu avant les quatorze ans de Danny, lorsque son père, joueur et alcoolique, contracte une dette et disparaît dans la nature, laissant sa femme et ses enfants se débrouiller seuls face aux deux individus réclamant le remboursement. Danny doit défendre sa famille et se retrouve « promu » brusquement au rang de chef de famille. Finie l'école, il doit assurer la sécurité des siens. Privé d'adolescence, il s'impose peu à peu comme un des joueurs importants des milieux sombres de Londres, en compagnie de son ami de toujours, Michael Miles. Tous deux bâtissent un empire, Danny appuyant le tout sur la haine, ne reculant devant rien, allant jusqu'à négocier pour que son



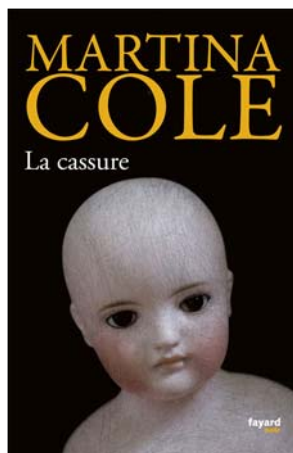
propre père reçoive la raclée de sa vie... À la moindre contrariété, il élimine le gêneur. De plus en plus caïd, de moins en moins humain, Danny semble plonger de plein gré dans un destin qui apparaît difficile à éviter dans le milieu d'où il vient. L'auteure dessine avec beaucoup de justesse un univers glauque, sombre, qui ne pardonne rien et où l'espoir n'a pas sa place. En arrière-fond, une analyse sociale bien définie, mais *Caïds* est avant tout un portrait. Il n'est aucunement question ici d'enquête ou de suspense. La vie de Danny Cadogan est rapportée de A à Z, minutieusement racontée, un portrait méticuleux, fouillé, qui présente des personnages forts et crédibles, mais qui offre aussi quelques longueurs, quelques répétitions. Le roman s'essouffle un peu par moments. *Caïds* est un livre noir, avec des moments forts et un personnage principal spectaculaire, mais qui n'est hélas pas enlevant.

Le second roman, *La Cassure*, s'annonçait *a priori* plus haletant : des enfants disparaissent en série. Chaque fois, des témoins

les ont vus, quelques instants avant leur mort ou leur disparition, en compagnie de leur mère... Pourtant, les mères nient toutes catégoriquement avoir été sur les lieux... Prémisse accrocheuse et intrigante !

C'est l'inspecteur Kate Burrows qui est chargée de l'enquête. Policière efficace, décidée et toujours effarée par le nombre de vies gâchées qu'elle voit défiler dans le cadre de son travail, Kate aura fort à faire puisque les cas ne cessent de s'accumuler. Chaque fois, les enfants proviennent de milieux assez dysfonctionnels pour que leur disparition ne soit pas remarquée immédiatement. Kate est déchirée entre la volonté de mener une enquête objective et la tentation de juger les mères pour leur négligence, leur indifférence.

L'histoire dévoilée par ces disparitions s'avère proprement horrible. Comme si le poids de cette enquête ne suffisait pas, la vie personnelle de Kate connaît aussi de nombreux soubresauts, puisque l'homme qu'elle aime, Patrick, un caïd qui prétend avoir abandonné son ancienne vie pour



elle, se retrouve dans de beaux draps... au point de se faire tirer dessus en pleine rue. Kate Burrows en a plein les bras. Elle sera amenée à poser des gestes qui vont complètement à l'encontre de ses valeurs et réalisera que la frontière police/truand peut être bien mince...

Bien que l'idée de départ soit très bonne et que le sujet abordé soit on ne peut plus troublant (quel drame, ces nombreux destins d'enfants déchirants), le roman a franchement du mal à trouver son rythme. De plus, les dialogues sont si franchouillards que c'en est parfois exaspérant ! *La Cassure* offre bien peu de surprises au final et le lecteur voit tout venir assez aisément.

Bref, tant pour *Caïds* que *La Cassure*, plein de bonnes intentions, des personnages intéressants, des idées fortes mais pas toujours exploitées comme elles auraient pu l'être, et hélas, dans un cas comme dans l'autre, pas de grandes révélations pour ma part... (ML)

*Caïds*

Martina Cole

Paris, Fayard, 2010, 653 pages.

*La Cassure*

Martina Cole

Paris, Fayard, 2011, 589 pages.



### Méfiez-vous des âmes pures !

La jeune journaliste Audrey Grimaud est dépêchée afin de couvrir une affaire d'incendie criminel dans un hameau d'une campagne austère où sévit un mystérieux tueur en série surnommé l'Empailleur (on imagine facilement le sort réservé aux victimes !). Ce hameau est une communauté de « purs »,

une sorte de secte de gens vivant à l'écart du monde selon des principes rigides et pour le moins singuliers. Le passé d'Audrey est étroitement lié à ce lieu puisque, petite, elle y passait ses vacances chez ses grands-parents. L'incendie criminel qui a fait sept victimes parmi les Purs est-il lié aux meurtres en série et à l'histoire inquiétante de ce bled paumé ? C'est ce que vont tenter de découvrir Audrey et les enquêteurs dépêchés sur les lieux. A leurs risques et périls, car la mort rôde encore et toujours...

J'aurais eu plusieurs bonnes raisons de ne pas lire *Le Hameau des purs*, le troisième thriller de Sonia Delzongle, journaliste, écrivaine et artiste douée à ses heures (allez jeter un coup d'œil sur son site Internet) : un écrivain français qui publie au Québec, c'est déjà louche ! Chez Cogito Médias Group, un éditeur montréalais que je ne connaissais pas, jusqu'à ce que je découvre que c'est une autre aventure de Pierre Turgeon (sa quatrième ou cinquième), l'homme qui collectionne les bons coups et les faillites ! Une sempiternelle histoire de tueur en série ?



Bref, n'eût été d'une promesse faite à l'auteure, je serais passé un côté d'un bon polar lequel, sans être sanglant, flirte parfois avec l'horreur. L'histoire est bien rythmée, les personnages intéressants et l'intrigue est complexe. Il faut cependant un certain acte de foi du lecteur : un tueur en série de ce genre, qui opère dans un petit patelin sans se faire prendre, il faut y croire ! La partie la plus réussie de ce livre, qui est aussi la plus intéressante, concerne la jeune d'Audrey et ses séjours rocambolesques dans le hameau, au milieu de ces « Purs » qui la rejettent parce qu'elle n'appartient pas au clan. La galerie de personnages bizarres que l'on croise est assez remarquable. Le moins qu'on puisse dire c'est que l'auteure a une plume et de l'imagination à revendre.

Quand je suis arrivé au chapitre où Audrey se réveille dans ce qui semble être un asile psychiatrique, j'ai eu peur que l'auteure nous fasse le coup de *Shutter Island* (tout cela n'est que délire et hallucinations), truc facile et éculé qui m'avait fait détester ce polar de Lehane. Mais la belle Sonia a plus d'un tour dans son sac et relance son intrigue de façon magistrale et bien pensée jusqu'au dénouement qui en surprendra plusieurs. Sonia Delzongle n'est pas vraiment tendre avec ses personnages, mais je n'en dirai pas plus...

*Le Hameau des purs* est un thriller atypique (avec une légère, très légère touche de fantastique) dans lequel l'auteure n'hésite pas à prendre quelques risques. Bref, voilà une auteure à découvrir qui mériterait certainement un auditoire plus large. (NS)

*Le Hameau des purs*

Sonia Delzongle

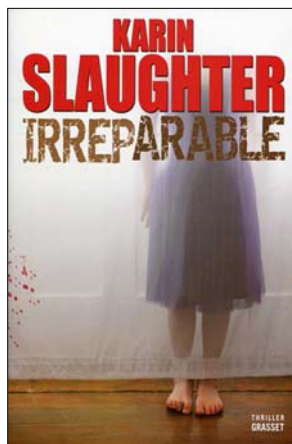
Montréal, Cogito Medias, 2011, 380 pages.



### Meurtres et disparitions à Atlanta

Née en 1971, Karin Slaughter est née et a grandi dans une petite bourgade du Sud de la Géorgie. Elle vit maintenant à Atlanta. Elle est l'auteur d'une série de six romans policiers remarquables dont l'action se déroule à Grant County, en Géorgie et dont les protagonistes sont Sara Linton, pédiatre et coroner du comté, et son compagnon, le shérif Jeffrey Tolliver dont la carrière s'est terminée de manière explosive dans *Hors d'atteinte* (Grasset, 2010), le dernier roman de la série. En parallèle avec les polars dits de Grant County, Slaughter a commencé une nouvelle série, inaugurée avec *Triptyque* (Grasset, 2008), où apparaît Will Trent, un agent du FBI, le personnage principal de *Irréparable*, une autre belle réussite de cette talentueuse polardeuse.

Le début fulgurant de ce récit est un morceau d'anthologie. La scène se passe à Ansley Park, un des quartiers les plus prisés



d'Atlanta. Quand Abigail Campo rentre à la maison, elle découvre le cadavre ensanglanté de sa fille. L'assassin est encore présent, couvert de sang, penché sur le corps, le couteau à la main. S'ensuit un corps à corps brutal, une chute dans l'escalier et quand la mêlée est terminée, Abigail a tué à mains nues l'agresseur de sa fille. Un cas exemplaire de légitime défense...

L'inspecteur Will Trent du Georgie Bureau of Investigation (branche locale du FBI) est envoyé sur les lieux et prend le contrôle de l'affaire. Il lui suffit de quelques minutes pour s'apercevoir que la police locale a commis une grave erreur d'interprétation. Tout le monde s'est trompé sur ce qui s'est réellement passé (tout un choc pour le lecteur naïf !) et une deuxième affaire est mise à jour : une adolescente a disparu et le tueur court toujours ! Bref, une entrée en matière brutale, ingénieuse, retorse qui vous donne d'emblée l'envie d'en savoir plus.

Pour mener cette enquête épineuse, le loup solitaire Will Trent est jumelé, à son corps défendant, à Faith Mitchell qui a des raisons très personnelles de le détester profondément. Malgré cette animosité, les deux flics en arrivent à collaborer et à former une équipe efficace. Et la suite mérite largement le détour...

Avec Val McDermid, Mo Hayder, Maud Tabachnik et quelques autres auteurs féminins, Karin Slaughter a toujours su résister aux sirènes et mièvreries du polar *chick lit* (un mauvais genre de plus en plus envahissant, hélas...). Ses intrigues sont réglées comme des horloges suisses. Elle nous accroche dès les premières pages, avec des personnages crédibles et forts, dont elle dépeint avec finesse les forces et les faiblesses. Par exemple,

Faith Mitchell va découvrir que l'agent Will Trent, l'as des as du FBI, souffre de dyslexie sévère, un mal qu'il a toujours pris soin de dissimuler, mais qui vient cette fois compliquer son travail d'enquêteur.

Karin Slaughter est une valeur sûre du polar contemporain, et *Irréparable* en est une autre preuve.

Fortement recommandé... (NS)

*Irréparable*

Karin Slaughter

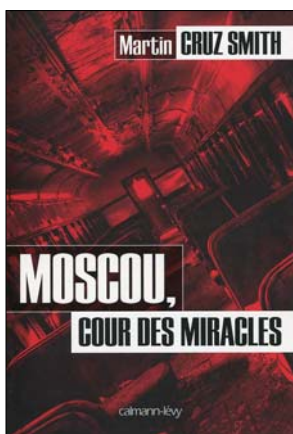
Paris, Grasset (Thriller), 2011, 381 pages.



Moscou, la nuit.

Septième cercle de l'Enfer

Quand un auteur utilise un personnage récurrent, l'un des plaisirs de ses lecteurs est souvent celui des retrouvailles. D'un roman à l'autre, on suit le personnage, on voit son évolution, on retrouve un univers familier. C'est ce qui se produit avec la série de Martin Cruz Smith mettant en scène Arkady Renko. Une série vieille de trente ans. C'est en effet en 1981 que Martin Cruz Smith publie *Parc Gorki*, le premier roman où apparaît cet inspecteur opiniâtre et incorruptible de la police russe. Mais contrairement à d'autres auteurs qui usent prématurément leurs personnages en se croyant tenus de pondre une nouvelle aventure chaque année, Martin Cruz Smith se laisse désirer. Ce n'est qu'en 1990 et 1992, presque dix ans plus tard, qu'il nous donnera deux nouvelles enquêtes de Renko : *L'Étoile polaire* et *Red Square*. Puis, nouvel écart de huit ans : en 2000, Cruz Smith publie *Havana Bay* qui se déroule à Cuba ; en 2006, *Chiens et loups*, portrait apocalyptique de la région de Tchernobyl ;



en 2008, *Le Spectre de Staline*. Et enfin, l'an dernier, *Moscou, cour des miracles*, la septième enquête d'Arkady Renko. On ne peut pas dire que l'auteur exagère.

C'est donc un héros vieilli et usé que l'on retrouve dans ce roman. Mis au rancart par son supérieur, il est considéré comme un emmerdeur, un enquêteur embarrassant et dérangentant qui refuse de lâcher l'os qu'il gruge.

*Moscou, cour des miracles* est basé sur deux intrigues parallèles. Il y a tout d'abord l'histoire de Maya, une jeune fille de quinze ans qui, dans le train qui l'emmène de Sibérie, se fait enlever son bébé. Arrivée à Moscou, elle recevra l'aide de Zhenya, un jeune homme que Arkady Renko a ramené de Tchernobyl lors d'une précédente enquête et qu'il a accueilli chez lui. Mais Zhenya n'est pas un enfant modèle. À seize ans, il ne fréquente pas l'école, passant ses jours et ses nuits à traîner dans la zone des Trois Gares, paradis de toutes les arnaques et de tous les trafics. Là, il tente de gagner sa vie en jouant aux échecs contre des pigeons. D'où son surnom : le Génie.

Parallèlement à cette première intrigue, il y a évidemment celle d'Arkady Renko qui, avec David Orlov, un policier alcoolique de la milice, découvre dans un cabanon près des Trois Gares le cadavre d'une jeune femme à moitié nue. Mais les autorités de la police veulent étouffer l'affaire en tentant de faire passer le meurtre pour un vulgaire décès par overdose. Cette enquête entraînera les deux comparses des bas-fonds de Moscou aux quartiers les plus huppés de la ville. Ce n'est qu'à la toute fin que les deux intrigues qui constituent ce roman se croiseront.

Plus que l'enquête en elle-même, c'est le portrait de la Russie postsoviétique qui fascine. Un monde bipolaire où se côtoient la pauvreté la plus abjecte et la richesse la plus criarde.

Côté misère, on retrouve la faune nocturne des bas-fonds : petits mafieux de tout acabit, prostituées de bas étage, enfants abandonnés, sans-abri, tous ces laissés-pour-compte de la nouvelle société russe. Tout ce monde gravite autour de la zone des Trois Gares. Un grand espace urbain qui, le jour, est un lieu de passage achalandé où transitent des milliers de voyageurs ; mais qui, la nuit, se transforme en une zone opaque où grouille un monde inquiétant. Ce n'est pas pour rien que les traducteurs français ont donné au roman le titre de *Moscou, cour des miracles*. Au Moyen Âge, à Paris, la Cour des miracles était une zone où s'assemblaient tous les truands et toutes les épaves de la ville, une zone qui avait son propre roi. La nuit, la police de l'époque n'osait même pas y mettre les pieds.

Côté richesse, l'intrigue nous entraîne dans le monde des boîtes de nuit, des casinos, et des boutiques de luxe. Dans ces rues



où circulent de lourdes limousines blindées et où l'on ne tolère pas qu'une Lada se stationne. Là aussi, quand on gratte un peu le vernis, on découvre une réalité de criminalité et de corruption : prostitution de luxe, trafic de drogue, arrogance et violence des nouvelles élites.

Le grand intérêt des romans de Cruz Smith est justement de nous montrer les rouages de la société russe. Et son évolution à travers les décennies. Des premières enquêtes qui se déroulaient à l'ère soviétique à ce *Moscou, cour des miracles* de l'ère Poutine, l'univers n'a hélas guère changé. C'est donc un portrait en noir et blanc que nous présente Cruz Smith. Un portrait où les nuances sont rares. Mais on est loin de l'image stéréotypée de la Russie que nous livrait Tom Clancy. Ici, point de gloriole patriotique américaine.

Il y a quand même une faiblesse majeure à ce roman remarquable : la finale un peu ratée parce que trop rapide. Tous les fils qui se croisaient ne se rejoignent pas. Il reste des zones d'ombre. Mais disons-le clairement : le roman même se déroule en zone d'ombre.

(A)

*Moscou, cour des miracles*

Martin Cruz Smith

Paris, Calmann-Lévy (Robert Pépin présente...), 2011, 267 pages.



### Un premier polar pas très convaincant...

François Gravel est un écrivain chevronné qui a écrit de nombreux romans pour adultes et plus d'une vingtaine de livres pour jeunes. Avec *À Deux pas de chez elle*, sous-titré *La*



*Première enquête de Chloé Perrault*, il aborde pour la première fois le genre policier. Et malheureusement, ce premier polar, pas très convaincant, ne passera pas à l'histoire. On l'a dit souvent : le roman policier a beau être un genre dit « populaire » et être classé dans les littératures de genre, ça n'est pas un type de récit qui se laisse dompter facilement. Nombreux sont les exemples de romanciers chevronnés qui s'y sont cassé les dents, faute de connaître les ficelles élémentaires du genre. Bref, on ne s'improvise pas auteur de polar, car le lectorat est exigeant et s'attend à un minimum de suspense, un récit bien ficelé et des personnages intéressants.

L'action du roman de Gravel se passe à Milton, au bord du lac Abénakis (des lieux fictifs). Sous les racines d'un saule fendu, un citoyen a découvert deux squelettes entremêlés. Les experts sont formels : l'un d'eux est celui de Marie-Thérèse Laganière, disparue sans laisser de traces à Rimouski, il y a trente-trois ans. Une enquête menée alors par deux inspecteurs de la Sûreté du Québec n'avait donné aucun résultat. Le deuxième

squelette est probablement celui d'un de ses amis d'enfance. En l'absence de collègues plus expérimentés, l'enquête est confiée à la jeune policière Chloé Perreault fraîchement débarquée de Montréal.

Commence alors une affaire sans grand suspense ni tension dramatique, au cours de laquelle nous aurons droit à une série d'interrogatoires qui mèneront à la résolution de l'énigme (un bien grand mot dans les circonstances...) de la disparition et de la mort de Marie-Thérèse et de son compagnon d'infortune. Si on salue volontiers l'apparition d'une nouvelle héroïne du polar québécois, qui vient grossir les rangs des Maud Graham (Christine Brouillet), Aglaé Boisjoli (Jean-Louis Fleury), Kate McDougall (Johanne Seymour), Ariane Vidal (Danielle Forget) et autres « limières », il faudra que l'auteur lui confie une affaire plus passionnante que celle-ci.

Les principaux défauts ? Un manque total de suspense ou de tension dramatique, peu d'action et trop de parlotte (les dialogues prennent tant de place que par moments on a l'impression de lire un scénario de pièce de théâtre), une histoire banale et (ça se discute) un dénouement que j'ai trouvé faible, facile et à la limite du vraisemblable (euphémisme !). Coté positif : un personnage principal, Chloé Perreault, qui a du potentiel, une Marie-Thérèse bien campée (sauf pour le suicide qui ne colle vraiment pas, ni avec les circonstances, ni avec le caractère de la dame !).

Selon la quatrième de couverture, il est fort possible que Chloé Perreault reprenne du service... Fort bien ! On espère toutefois que François Gravel lui trouvera une affaire plus accrochante que cette histoire pas très

inspirante. Bref, un premier essai, mais pas très bien transformé... (NS)

*À deux pas de chez elle*

François Gravel

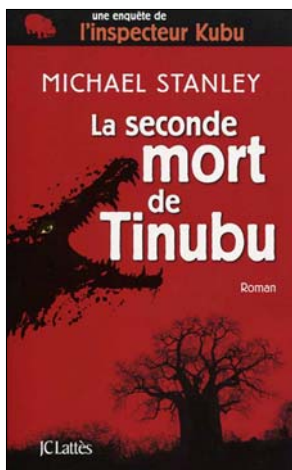
Montréal, Québec Amérique (Tous continents), 2011, 328 pages.



### Double mort au Botswana

En 1998, l'écrivain britannique Alexander McCall Smith (né au Zimbabwe) inaugurerait une série de polars pépères dont l'action se déroule au Botswana, pays où il a passé une partie de son enfance et de son adolescence. À travers les enquêtes de Mma Precious Ramotswa (L'Agence no 1 des Dames détectives) le lecteur découvre un pays quasi idyllique, véritable destination touristique pour amateurs de safaris, peuplé de gens affables et sympathiques. En 2008, Stanley Michael (pseudonyme de Michael Sears et Stanley Trollip, deux auteurs sud-africains) publie *Un Festin de hyènes*, premier d'une série de polars plus réalistes mettant en scène l'inspecteur David Bengu, dit « Kubu » (l'hippopotame) à cause de sa taille plutôt imposante. *La Seconde mort de Tinubu* est le deuxième volet de cette série qui tourne le dos à l'aspect carte postale des polars de McCall Smith et qui dépeint les véritables conditions socio-économiques de ce petit pays africain certes prospère, mais qui connaît son lot de difficultés à cause de sa proximité avec les zones de turbulence du Zimbabwe, de la Namibie, de l'Afrique du Sud et de l'Angola.

Ce deuxième polar commence par une énigme. Dans un paisible camp de touristes de Jackalberry, au cœur de la jungle, deux



vacanciers sont retrouvés assassinés. Un des vacanciers est parti à la hâte le matin même, sans laisser de traces. Chargé de l'enquête, Kubu découvre avec stupeur que Goodluck Tinubu, l'une des victimes, est morte depuis trente ans. Il aurait perdu la vie lors d'un raid sanglant mené contre une ferme de colons au cours de la guerre civile qui a déchiré la Rhodésie (devenue depuis le Zimbabwe). L'affaire avait tourné au massacre. Par ailleurs, la directrice du camp où ont eu lieu les meurtres, fait partie des survivants de ces atrocités. Affaire épineuse donc, dès lors qu'elle a des ramifications politiques. C'est tout un pan de l'histoire régionale que découvrent les enquêteurs.

On voyage beaucoup dans cette intrigue d'une grande complexité. Quand il ne peut pas se déplacer en avion, Kubu doit faire des centaines de kilomètres de piste inconfortable dans sa Land Rover pour interroger des témoins, relever des indices. Kubu est un personnage atypique et fascinant. Flic consciencieux et dévoué, allergique à toute forme de corruption, et respectueux de la

hiérarchie, il est entièrement dévoué à sa famille. Bon vivant et gourmand (son poids ne semble guère le préoccuper), doté d'un solide sens de l'humour, il sait se montrer dur et sans pitié pour quiconque tentera de s'en prendre à ses proches.

J'aime beaucoup ce type de polar très dépaysant avec au menu une touche d'exotisme, un brin d'histoire locale, une énigme policière avec des ramifications politiques, et un personnage original et fort qui s'attire d'emblée la sympathie du lecteur. (NS)

*La Seconde mort de Tinubu*

Michael Stanley

Paris, JC Lattès, 2011, 550 pages.



### Bain de minuit fatal !

Danielle Forget possède une formation de linguiste et enseigne au Département de français de l'Université d'Ottawa. Elle a publié divers ouvrages et des articles dans les domaines de la rhétorique et de l'analyse du discours. En 2008, elle se lance dans le polar, avec *Intrusion*, une première aventure de la journaliste Ariane Vidal et de l'agent spécial Donovan.

On retrouve les deux compères dans *L'Appétit des eaux* qui commence par un incident brutal et inusité : à Montréal, dans le paisible quartier de Notre-Dame-de-Grâce, la belle chanteuse Vanilda Reyes de Melo, d'origine brésilienne, décide de prendre un bain de minuit. La soirée est belle, la température idéale... Tout semble parfait, à un tout petit détail près : la piscine est remplie de piranhas ! L'horreur... (sauf pour les bestioles !) Un joli casse-tête pour l'agent spécial Donovan, dit « le Marteau », qui



découvre rapidement que les principaux suspects dans cet attentat sordide sont des personnalités du monde des affaires et du show-business dont les destins se croisent d'étrange manière.

Pour progresser dans son enquête qui a des ramifications au Brésil, il fait appel à son ancienne complice, la journaliste Ariane Vidal, qui est en vacances dans ce pays. Sur place, elle va enquêter sur les proches de Vanilda, notamment son amant québécois impliqué dans un vaste projet hydroélectrique controversé en Amazonie. Une fois de plus, sa curiosité légendaire et sa témérité vont la plonger dans des aventures pleines de risques. Dans ce deuxième polar, Danielle Forget affine son talent et sa technique. Il y a encore de petites maladroites dans le détail, certaines scènes du début sont un peu « molles », mais en général l'intrigue est plus nerveuse que celle de son premier roman, avec plus d'action et de rebondissements. Par ailleurs, cette nouvelle aventure d'Ariane Vidal transporte le lecteur au cœur de la culture brésilienne, un univers que l'auteur

a découvert avec fascination au cours de ses nombreux voyages. Une lecture agréable et un périple exotique au cœur de cette fragile Amazonie dont les habitants, la culture et les ressources sont menacés par des promoteurs avides et sans scrupule.

À noter que dans le polar contemporain écrit hors Brésil, les intrigues qui se passent dans ce pays sont assez rares. Dans les années soixante soixante-dix l'Américain Robert L. Fish (il a résidé pendant dix ans au Brésil) a écrit une série de dix polars avec le capitaine José Da Silva de la police de Rio dont plusieurs ont été traduits en français dans la Série Noire et au Masque. Plus récemment, en 2007, Leighton Gage (qui a vécu vingt ans dans ce pays) a entamé une série avec l'inspecteur Mario Silva, de São Paulo, dans laquelle il propose une description du Brésil contemporain plus intéressante que celle, plus superficielle, des polars de Fish. Les cinq romans de Gage sont encore inédits en français. (NS)

*L'Appétit des eaux*

Danielle Forget

Saint-Sauveur, Marcel Broquet (Coulée noire), 2011, 264 pages.



### Variation de trop sur *William Wilson*

Le thème du double, en littérature tout comme au cinéma, offre des ressources d'une belle richesse, comme en font foi les nombreuses œuvres exploitant ses possibilités. Or Lisa Scottoline n'est tout simplement pas à la hauteur de son sujet pourtant fertile. On tourne les pages de son dix-septième roman tout en constatant ce lamentable échec. S'il faut concéder au roman des premières pages

au potentiel valable, en raison du sentiment d'urgence provoqué par la séquestration souterraine du personnage principal, *Ta vie contre la mienne* frappe platement le mur de l'ennui à force d'allonger indûment le récit. L'intérêt est asphyxié et le roman devient du coup futile. Un autre thriller judiciaire bon marché, récupérant des idées mille fois lues.

Affirmer son identité propre peut être une tâche difficile quand un autre a le même visage que vous. Or la rivalité entre les sœurs jumelles Bennie Rosato et Alice Connelly atteint un degré létal. Stéréotypes convenus du bon et du mauvais, elles servent la démonstration primaire de la dualité vertu/vice comme des Justine et Juliette, ces sœurs aux destins opposées du marquis de Sade. Victime d'un plan préparé au quart de tour, Bennie se retrouve enterrée vivante dans une caisse hermétiquement scellée. Le but du méchant sosie : voler la vie de l'ingénue Bennie gardée captive en usurpant son identité pendant que ses millions de dollars seraient transférés vers un compte *offshore*, puis quitter le pays.

Ce roman où les situations improbables se succèdent de façon navrante ne dépasse pas le calibre mineur de ces grotesques histoires de série B. Comme pour s'assurer de faire durer le plaisir de ses millions de lecteurs à travers le monde — elle est traduite en vingt-cinq langues, preuve qu'il existe un marché considérable pour la médiocrité —, on nous sort les bombes, les fusillades, la chasse à l'homme (au féminin) et la fameuse course contre la montre à l'issue prévisible.

Le suspense artificiel est maintenu de manière précaire grâce aux innombrables embûches entravant le parcours d'Alice qui mettent toutes son plan (de même que le



plan B, puis le plan C) en péril. L'insistance de l'auteure à faire avaler l'in vraisemblable et la superficialité du traitement sont reçues comme de véritables insultes à l'intelligence du lecteur. On s'attarde dans une tonalité mélodramatique à des considérations domestiques dont on n'a cure : l'achat d'une maison, l'euthanasie de pitou. *Ta vie contre la mienne* réussit remarquablement bien à faire lever les yeux du lecteur au ciel. La résultante en est que l'on se désespère surtout du caractère pathétique des situations évoquées.

Thriller Harlequin qui sort les canines, *Ta vie contre la mienne* est du prémâché pour les amateurs de polars populaires peu exigeants : il véhicule les pires clichés du genre, son style mièvre et sentimental ne pourra être toléré que par les lectrices friandes de dentelle de Bruges et de ballades musicales sirupeuses. Une rencontre entre le pire de Harlan Coben et la *chick lit*... (SR)

*Ta vie contre la mienne*

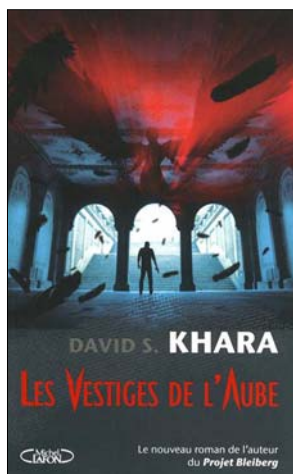
Lisa Scottoline

Paris, Toucan (Toucan Noir), 2011, 459 pages.



### Nazis, conspirations et créatures de la nuit

David S. Khara, présenté par l'éditeur comme « journaliste, sportif de haut niveau, puis chef d'entreprise », est aujourd'hui écrivain à plein temps. Il vient grossir les rangs de ces nombreux auteurs de polars français passés maîtres dans l'art du « thriller à l'américaine ». L'histoire de son premier succès est peu banale. *Le Projet Bleiberg* est paru à Rennes, en octobre 2000, aux éditions Critic, avec un tirage initial de 1000 exemplaires. D'abord vendu dans les seules librairies de cette ville, le livre a connu un succès immédiat, a été réimprimé plusieurs fois pour atteindre les 25 000 exemplaires liquidés en à peine trois mois. Le livre a été réédité au Québec par Libre Expression. Ce succès est-il mérité ? Sûrement, si l'on en juge par l'enthousiasme des lecteurs et de certains critiques...



Cependant ça n'est pas le succès éditorial de ce livre qui m'a poussé à le lire (j'étais pas au courant de la chose et je me méfie toujours fortement des enthousiasmes médiatisés qui sont trop souvent des baudruches promotionnelles). Un premier détail, sans doute trivial, a attiré mon attention : au cours de mon enfance, nous allions parfois jouer les explorateurs dans les tunnels d'une antique mine de plomb romaine dont l'entrée, interdite d'accès et pour cause, se trouvait sur les flancs d'une colline pas loin de chez nous. Cette mine désaffectée depuis des siècles s'appelait le Bleiberg (la montagne du plomb). Souvenir, souvenir...

De plus, motivation principale, dans ce livre il est question de la Seconde Guerre mondiale (un de mes thèmes fétiches) et de certaines expériences génétiques menées par les nazis, avec comme maître d'œuvre, le numéro deux du Reich, le sinistre Heinrich Himmler.

L'intrigue est un peu rocambolesque avec, au cœur du récit, une machination diabolique qui menace l'humanité si elle n'est

pas mise en échec. Les amateurs de roman d'action seront servis, car l'auteur maîtrise bien les ficelles du genre. C'est parfois un peu caricatural, les personnages sont assez peu nuancés, mais dans l'ensemble ça se tient. J'ai pourtant préféré son deuxième opus, *Les Vestiges de l'aube*, même si, crime de lèse-polar pour les puristes, on y mélange allègrement polar et fantastique.

Plus achevé, plus nuancé que *Le Projet Bleiberg* (un peu « rustique » sur les bords), il raconte la curieuse mais passionnante relation entre Barry Donovan, un flic de New York, dévoré par le désespoir depuis les attentats du 11 septembre, et un certain Werner von Lowinsky, un aristocrate cultivé et plein d'humour rencontré sur Internet, et avec lequel il a de longues et passionnantes conversations à distance. Et puis un jour, des circonstances tragiques font que ces deux hommes vont se rencontrer. Barry Donovan découvrira alors la véritable identité de cet ami virtuel aux pouvoirs étonnants...

Premier roman d'une série ? Peut-être, car les derniers paragraphes semblent le suggérer. Intéressante variation sur un thème pourtant surexploité, ce roman risque d'intéresser autant les amateurs de fantastique que de polars.

En tout cas, un auteur à découvrir, car je soupçonne qu'il n'a pas fini de faire parler de lui. (NS)

*Le Projet Bleiberg*

David S. Khara

Montréal, Libre Expression, 2011, 298 pages.

*Les Vestiges de l'aube*

David S. Khara

Neuilly-sur-Seine, M. Lafon, 2011, 248 pages.

### Photos compromettantes

Paru dans la collection Réverbération de la nouvelle maison Lévesque éditeur, *Pour ne pas mourir ce soir*, est le premier polar (et premier roman) de Guillaume Lapierre-Desnoyers dont l'éditeur, plutôt avare de commentaires, nous dit simplement qu'il est né à Montréal ! Grâce à l'Encyclopédie galactique appelée Google, nous avons découvert ceci : auteur, comédien et metteur en scène, Guillaume Lapierre-Desnoyers est un touche-à-tout. Depuis plus de huit ans, il est de la distribution des productions musico-théâtrales de Buzz. Il a assuré la mise en scène de deux de leurs spectacles, dont RocamBuzzleesque, récipiendaire du prix Opus 2006 du meilleur spectacle jeunesse. Maintenant que vous savez tout de lui, allez acheter son roman qui est pour le moins étonnant. Chose rare dans le monde du polar québécois, voilà un jeune auteur qui sait combiner une histoire solide avec un style très personnel qui accroche.

Ça commence comme un roman noir, avec le personnage de Carl White, un photo-journaliste blasé, qui végète dans un monde nocturne étrange, « peuplée de policiers, de dépanneuses et de corps mutilés, quelque part entre la vie et la mort ». Depuis trois ans, il est affecté aux faits divers et autres chiens écrasés pour le journal *Le Jour*.

Philosophe à ses heures, non dénué d'un certain sens de l'humour qui sauve parfois la mise, Carl White traîne son blues et la perte de ses illusions jusqu'à ce que deux événements viennent bouleverser sa vie et le plonger, à son corps défendant, dans une intrigue de thriller : le meurtre du ministre de la Justice, percuté par un chauffard, et





sa rencontre avec la belle, émoustillante et forte tête Tania Ficanemo, la nouvelle recrue de *L'Express*, journal concurrent et qui va voler la vedette. Cette première partie est un peu languette et n'eût été du style particulier, accrocheur, de l'auteur, je ne suis pas sûr que j'aurais poursuivi ma lecture. Par la suite, le rythme s'accélère, il y a plus

d'action alors que deux choses accrochent le lecteur : l'évolution de la relation entre Carl et Tania, à la fois concurrents et complices, et leur implication dans une rocambolesque affaire criminelle impliquant des motards, les services de police, des taupes, et le défunt ministre de la Justice. Pour sauver leur peau, les deux grands buveurs de café (ils en engloutissent des litres !) devront découvrir la vérité sur la mort du ministre.

Ce polar bien écrit et divertissant, un des bons crus de 2011, a été retenu comme finaliste pour le Prix Saint-Pacôme, pas un mince exploit dans les circonstances. Séduit par Tania (on a ses faiblesses !), je l'ai lu d'une traite et le recommande fortement, malgré ce début un peu lent qu'on finit par pardonner quand les choses se corsent. (NS)

*Pour ne pas mourir ce soir*  
Guillaume Lapierre-Desnoyers  
Montréal, L'évesque, 2011, 226 pages.